

encore son caractère ; je pris donc mes pistolets en lui criant que j'étais décidé à lui brûler la cervelle. Sans manifester le moindre signe d'irritation, il me répliqua du ton le plus calme : « Ce n'est pas M. Korra-Korra qui a commencé le premier ; c'est M. Nicholas. » Je lui montrai ma joue, qu'il avait meurtrie, en ajoutant que sa mort seule pouvait apaiser mon ressentiment. L'air fâché et décidé dont je prononçai ces mots lui inspira de la crainte, et sautant sur moi, il m'arracha mes pistolets des mains, malgré ma résistance. Je lui dis que je plaisantais, il me les rendit et alla sur le pont. Alors il saisit une barre de bois, et m'appelant, me défia au combat avec mes pistolets. J'acceptai le cartel ; j'ôtai les balles et la moitié de la charge de poudre des pistolets, et je le rejoignis. Il parlait à M. Marsden. Je fis semblant de me plaindre à celui-ci de ce qui s'était passé, ajoutant que Korra-Korra s'était si mal conduit que j'étais venu pour lui faire sauter le crâne. Mon ami sourit et me prit le pistolet en disant : « C'est moi qui vais tirer sur Korra-Korra. » Il me le remit après avoir ajusté l'Indien ; celui-ci fondit sur moi pour me l'enlever ; je me défendis : l'arme partit dans cette lutte, et l'explosion de la poudre brûla la veste de Korra-Korra. Il devint furieux, frappa des pieds, hurla ; rien ne put l'apaiser : il tenait le pistolet par le bout ;

je crus qu'il allait me frapper avec la crosse ; je lui présentai l'autre en le menaçant de tirer s'il avançait ; et je lui représentai que je n'avais pas agi sérieusement et que l'autre pistolet n'était pas chargé ; en même temps je tirai la balle que j'avais mise dans la poche de mon gilet. M. Marsden de son côté essaya de le calmer : Korra-Korra, sourd à toutes les remontrances, se livrait à son emportement en répétant que j'étais un méchant et que j'avais voulu le tuer. Je regrettais d'avoir poussé les choses si loin, et je ne savais à quoi ses transports aboutiraient. Cependant je lui répétais que j'avais plaisanté, et je tenais toujours la balle dans la main. Enfin il s'adoucit peu à peu, pleura amèrement et s'accabla lui-même de reproches d'avoir agi avec tant de violence contre quelqu'un qui jouait avec lui. Voyant le sang couler de mon doigt qui avait été blessé par le pistolet qu'il voulait m'arracher, il déchira un morceau d'un bandeau de toile qui entourait sa tête, et en enveloppa la plaie. Sa physionomie exprimait le plus vif chagrin de ce qu'il m'avait fait du mal. Son émotion me toucha ; je lui pris la main et nous redevînmes bons amis.

Tandis que Korra-Korra était dans son accès de colère, ses compatriotes restèrent tranquilles spectateurs de ce qui se passait. Je demandai ensuite à Douaterra s'il croyait que Korra-Korra

m'aurait frappé ; il me répondit que non. Ce dernier avait semblé disposé à jeter mon pistolet dans la mer ; Douaterra, interrogé à ce sujet, me dit que Korra-Korra était trop bon soldat pour se porter à une telle extrémité.

Étant au-delà de Bream-Head, nous reçûmes la visite de Moyhangher, insulaire mené en Angleterre vers 1804 par M. Savage, qui a publié une relation de la Nouvelle-Zélande, et qui fait un grand éloge des bonnes qualités et de l'esprit de cet Indien. Il nous parut en effet très-intelligent ; mais les charmes de la vie civilisée n'avaient pas produit des impressions assez fortes sur lui pour le décider à les goûter de nouveau. Content de sa condition actuelle, il ne se montra nullement disposé à la quitter. Il entendit d'un air très-indifférent les nouvelles qu'on lui donna de M. Savage. Il n'était occupé que des choses qu'il pouvait nous demander. Des clous ne le satisfirent pas entièrement ; enfin il eut si grande envie d'un des chats du bord, qu'on lui permit de l'emporter. Il nous quitta en nous promettant de nous faire fournir par son chef tout ce que nous pouvions désirer.

Le séjour de Moyhangher en Angleterre n'a été d'aucune utilité, soit pour lui-même, soit pour son pays : ceux-ci n'ont pas dû avoir beaucoup d'égards pour les avis que leur donnait un

simple *couki*. Il aurait fallu, pour que les leçons fussent profitables, qu'elles vinsent de plus haut. Il revint chez lui comblé de présens : s'il eût été un chef, ils lui eussent donné un haut degré d'importance aux yeux de ses compatriotes ; mais dénué des moyens de les défendre, je suis persuadé qu'après en avoir été bientôt dépouillé, il aura été réduit à son premier état d'indigence. Quand nous le vîmes, rien ne le distinguait du commun des coukis, et il n'avait aucune marchandise d'Europe. La vérité me force à raconter un fait qui diminue la bonne opinion que le récit de M. Savage nous avait donnée de cet homme. Peu de temps après son retour d'Angleterre, Topia, frère de Tarra, dont il était alors sujet, apprit qu'il avait volé une hache à bord d'un navire anglais mouillé dans la baie des îles. Ce chef sévère en fut si indigné qu'il fit fustiger Moyhangher, et persuada à l'ériki de le bannir à jamais de son territoire. Depuis cette époque ce malheureux demeurait dans le pays du chef où nous l'avions trouvé.

Le vent contraire nous força de nous arrêter vis-à-vis de Bream-Head pour tâcher de nous y procurer des vivres. Nous ne savions pas combien de temps il pouvait durer, et déjà nos guerriers se plaignaient que leur provision de racine de fougère touchait à sa fin. Ces insulaires sont de

tous les peuples les moins susceptibles de supporter patiemment le besoin de la faim. Ils se résignent aisément à toutes les autres privations ; mais se passer de manger, autant qu'ils en ont l'habitude, les dérange tellement qu'ils ne peuvent rien faire jusqu'à ce que leur appétit soit satisfait. Si une circonstance quelconque y met un obstacle momentané, ils murmurent, s'impatientent et deviennent turbulens.

Nous étant embarqués avec Korra-Korra, les naturels qui nous virent approcher, vinrent au-devant de nous. Moyhangher était dans une des pirogues ; il parut charmé de ce que nous tenions notre promesse. Comme le ressac était très-violent le long du rivage, il nous guida de la manière la plus obligeante vers le point où nous pourrions débarquer le plus facilement. Nous fûmes très-bien accueillis par les habitans. Moyhangher nous prit, M. Marden et moi, chacun sous un bras ; d'autres naturels en firent autant, et nous marchâmes ainsi pendant un mille jusqu'à la demeure du chef. Cette route fut très-fatigante, parce que le terrain était extrêmement inégal et rocailleux, et qu'il fallut finir par traverser un ruisseau qui entourait presque entièrement le village.

Kioutcha, chef de ce village, nous reçut de l'air le plus affable, fit apporter une natte pro-

pre, et nous pria de nous y asseoir. Moyhangher nous servait d'interprète. M. Marsden ayant exposé nos besoins à un chef auquel il présenta en même temps trois haches, celui-ci nous dit qu'il avait beaucoup de cochons ; mais qu'ils couraient dans les bois ; cependant il promit d'y envoyer le lendemain des gens pour en prendre autant qu'il nous en fallait, si le navire restait le long de la côte, et ajouta que nous pourrions nous fournir de toutes les provisions que son canton produisait. Disposés à profiter de cette offre amicale et généreuse, si la circonstance le permettait, nous lui dîmes que si le vent ne nous favorisait pas pour gagner la baie des Iles, nous arborerions notre pavillon, et nous nous approcherions de la côte.

Ce chef était un homme très-âgé ; son visage grave et austère lui assurait l'obéissance de ses sujets, et le respect des étrangers. Son chef de guerre passait pour un des hommes les plus vaillans du nord de l'île.

Moyhangher parlait beaucoup ; mais le pauvre garçon avait oublié presque entièrement l'anglais, de sorte que nous le comprenions très-difficilement. Il finit par nous être à charge. Il avait changé d'idée depuis la veille ; il voulait nous accompagner en Angleterre. Je me gardai bien d'encourager cette fantaisie, persuadé que

j'étais qu'il ne pouvait être nulle part mieux que dans son pays. Je le priai de rassembler la plus grande quantité de phormium qu'il pourrait, et de l'apporter à la baie des Iles, où les missionnaires la lui achèteraient. Cette proposition sembla lui faire plaisir, et il me le promit.

Nous étions dans ce lieu depuis une heure, lorsque nous entendîmes un coup de canon, signal dont nous étions convenus avec le capitaine pour nous rappeler si le vent changeait. Nous eûmes beaucoup de peine à retourner à bord, où nous brûlions d'impatience d'arriver. Nos gens avaient fait entrer le canot dans la rivière. Il n'y avait plus assez d'eau pour qu'il flottât; il fallait attendre le retour de la marée, qui n'eut lieu qu'au bout de trois heures; la nuit était survenue sur ces entrefaites. Les naturels, assis en groupes séparés autour du feu, m'invitaient alternativement à me joindre à eux. On me plaçait au milieu du cercle. Je me divertissais de la curiosité avec laquelle ils examinaient ma redingotte, mon chapeau, mes bottes, et en un mot chaque partie de mon vêtement. Un vieillard m'amena une jeune fille de douze ans, je supposai qu'il en était le père. Il me la présenta en faisant son éloge, et me dit de la regarder comme ma femme. Malgré tous les avantages dont son intarissable éloquence me promettait que la pos-

session de cette belle serait accompagnée, je déclinai sa proposition, en lui donnant pour excuse que j'étais tabou. Il répondit du ton d'un homme déconcerté, que je ne pouvais être que fort peu tabou. Je lui assurai gravement que je l'étais au contraire beaucoup. Il n'insista pas davantage.

Tous ces insulaires me donnèrent des preuves non équivoques de leur caractère amical et hospitalier. Ils s'empressaient de m'offrir quelque chose à manger. Jamais je n'avais vu des hommes si peu intéressés. Kioutcha nous présenta du cochon salé que nous acceptâmes avec plaisir. Notre troupe reçut en don cinq paniers de poisson sec, et une quantité de racine de fougère. Nous avons donc de quoi satisfaire les besoins de notre estomac avant d'arriver à la baie des Iles.

Lorsque la marée eut fait flotter le canot, nous dîmes adieu à Kioutcha et à ses obligeans villageois, bien décidés à ne pas attendre les provisions que l'on nous promettait pour le lendemain, puisque ce qu'il nous avait donné nous suffisait jusqu'à notre retour à Ranghihou. Un obstacle nous arrêta soudainement à l'embouchure de la rivière. Elle était si étroite, et tellement resserrée de chaque côté par une rangée de rochers pointus que l'eau y formait des brisans d'une violence extrême; des écueils cachés faisaient courir des dangers encore plus grands. Si les naturels ne

fussent pas venus nous montrer dans quels endroits ils se trouvaient, notre canot eût certainement coulé à fond. Le sang-froid et l'adresse de Korra-Korra pour éviter ces rocs quand on les indiqua, et son attention à guider ses gens pour les faire ramer avec force ou avec lenteur selon l'exigence du cas, nous furent surtout utiles pour nous sauver de notre situation critique. Ce fut à lui que nous fûmes surtout redevables de sortir sans accident de ce pas périlleux. Nous nous attendions si bien, M. Marsden et moi, à voir le canot brisé en pièces, ou chaviré, que déjà nous avions défait nos habits pour pouvoir nager plus aisément.

On était fort inquiet de nous à bord; comme on ignorait la cause de notre long retard, on craignait que nous n'eussions été victimes de la perfidie des naturels; Douaterra lui-même nous dit qu'il croyait bien que ses compatriotes nous avaient assommés pour nous manger. Il ne rendait pas justice à ces braves gens qui nous avaient au contraire donné des preuves signalées de leur bonne foi. On en eut la preuve quand on vit les provisions dont ils nous avaient gratifiés.

Dans la matinée du 21, six pirogues nous accostèrent; les naturels qui les montaient nous apportaient du phormium et des lignes à pêcher; ils avaient la plus grande envie de trouver des chalans. Douaterra et sa troupe qui avaient en-

core une provision de vieux fer et d'hameçons, achetèrent toutes les lignes; ils laissèrent le phormium qui n'était pas mis en œuvre. Depuis notre départ de l'embouchure du Thames, nos guerriers discontinuaient la réception alarmante qu'ils avaient faite précédemment aux pirogues qui s'approchaient: nous étions très-contens d'être délivrés de cet horrible vacarme. Ils nous dirent qu'ils omettaient ces démonstrations de fureur, parce qu'il n'y avait plus de motif d'épouvanter de nouveau les tribus hostiles auxquelles ils avaient déjà inspiré de la crainte.

Nous avons passé à midi entre le cap Bret et un rocher immense qui en est éloigné d'un quart de mille; son sommet est surmonté de rocs pointus, qui offrent une singulière apparence; sa base est percée et forme une arcade, ce qui lui donne de la ressemblance avec le portail d'un vieux château. Les naturels y viennent en grand nombre dans la saison de la pêche pour faire leur provision d'hiver. La quantité de poisson qui se rassemble dans cet endroit, est incroyable; elle pourrait former une branche importante de commerce, si l'on fondait une colonie dans cette île. Nos guerriers avaient à bord du poisson séché dans la saison précédente; il était rempli de vers, ce qui le rendait beaucoup plus délicat pour eux. J'en goûtai,

je ne le trouvai pas mauvais , mais les vers me dégoûtaient.

A quatre heures après midi nous avons laissé tomber l'ancre à notre ancien mouillage , vis-à-vis de Ranghihou , dans la baie des Iles. Les missionnaires et leurs familles étaient en très-bonne santé , ils s'occupaient à rendre leur maison commode ; nous vîmes avec plaisir les progrès que ce petit établissement avait faits pendant notre absence. M. Hall était aidé dans ses travaux à la forge par deux naturels très-dociles , très-intelligens et très-honnêtes : ils ne lui avaient jamais volé la moindre chose. M. Kandall avait déjà deux écoliers qui montraient de l'aptitude , et promettaient de le récompenser des soins qu'il prenait de les instruire.

Le dimanche 22 on célébra le service divin ; nous fûmes surpris d'y voir un petit nombre de naturels , tandis qu'auparavant ils y avaient assisté en foule. Douaterra , ordinairement si ponctuel , ne s'y trouvait pas. Korra-Korra et Choungi , suivant leur usage , n'y manquèrent pas et s'y comportèrent très-bien. Bientôt nous conçûmes la cause de l'absence de Douaterra. Pendant notre diner , nous entendîmes tout-à-coup un bruit et un tumulte extrêmes parmi les naturels ; quelques-uns se précipitant dans le lieu où nous étions , nous dirent que l'on se battait , et parurent étonnés

que nous n'en eussions pas été instruits plus tôt. Nous écoutâmes cette nouvelle avec indifférence , nous imaginant qu'ils s'amusaient par un combat simulé , et nous en avions déjà vu assez. Cependant il en survint d'autres ; ils nous parlèrent des préparatifs que l'on faisait et qui nous semblèrent d'une nature formidable ; ils ajoutèrent qu'il arrivait des pirogues de différentes parties de l'île. Pour le coup nous craignîmes que des tribus ennemies ne fussent venues pour nous attaquer ; or l'issue du combat pouvait être douteuse , car malgré les efforts des habitans de Ranghihou pour nous défendre , leurs adversaires plus nombreux pouvaient les accabler. Justement inquiets , nous sortîmes ; les naturels couraient de tous côtés , et préludaient aux hostilités. Nous vîmes Douaterra et Choungi descendre d'une colline qui dominait le port ; ils nous apprirent qu'un corps nombreux venant du cap Nord , et dont ils ne connaissaient pas les intentions , ne tarderait pas à paraître ; peu disposés à nous en aller sans connaître l'issue de l'affaire , nous résolûmes de rester tant qu'il n'y aurait pas de danger pour nous ; mais nous tîmes tout notre bagage prêt à être embarqué.

Cependant tous les guerriers de Douaterra s'étaient rassemblés autour de lui ; ils étaient équipés au grand complet , et barbouillés d'huile et d'ocre rouge. Après mûre réflexion , M. Marsden

pensa qu'il valait mieux contempler de loin que de près la bataille qui pouvait se livrer; en conséquence nous nous retirâmes tous à bord.

Bientôt nous aperçûmes trois grandes pirogues remplies de monde qui se dirigeaient vers la côte. Ayant demandé à Touaï, qui était avec nous, si elles avaient des intentions hostiles, il répondit qu'il ne le croyait point, ajoutant que c'étaient des gens de son frère. Cet avis nous rendit la sécurité. Nous revînmes donc à terre, pour être témoins de la conférence qui allait avoir lieu, et apprendre le sujet des apparences formidables que nous observions de chaque côté, quoique aucun n'eût l'intention d'attaquer l'autre.

Douaterra et ses guerriers se levant brusquement de l'endroit où ils étaient assis, coururent au rivage lorsqu'ils virent approcher les pirogues, et les lances et les fusils en avant, mouvement qu'ils accompagnèrent de hurlemens affreux et de gestes de fureur, firent mine d'empêcher les arrivans de débarquer. Ensuite ils dansèrent au son de la chanson de guerre, puis comme épuisés de leur excès de turbulence, ils s'assirent vis-à-vis des pirogues, en regardant leurs antagonistes d'un œil fixe. Ceux-ci avaient cessé de ramer, et les considéraient. Ils restèrent ainsi en présence pendant au moins un quart d'heure. A la fin un vieux chef se levant d'un air grave au milieu d'une

des pirogues, s'entretint d'abord avec quelques-uns des siens; ensuite il adressa la parole à Douaterra. Tous les autres les écoutaient en gardant un silence respectueux. Voici le sujet de la conférence tel qu'on nous l'expliqua. Des tribus ennemies qui habitaient près du cap Nord avaient tué trente des gens de Douaterra dans un canton qui lui appartenait près de la baie Doubtless. Son ami venait lui annoncer cet événement, et l'engager à user de représailles. Douaterra invita tous ces guerriers à débarquer. Dès qu'ils furent à terre ils halèrent leurs pirogues sur la grève, pour qu'elles fussent hors de la portée de la marée.

Les préparatifs de la bonne chère succédèrent à ceux de la guerre, et bientôt les cuisiniers furent seuls occupés. Parmi les nouveaux arrivés il y avait des femmes et des enfans; ils amenaient avec eux leurs chats et leurs chiens, et apportaient aussi une bonne provision de poisson et de racine de fougère.

Les dépenses du navire étaient très-fortes. M. Marsden pensa qu'il fallait avoir recours à tous les moyens possibles d'en couvrir une partie, et qu'un des meilleurs était de saler du poisson, qui se vendrait facilement à Port-Jackson. Nous partîmes donc le 23 pour Parro, village de Korra-Korra, situé près du cap Bret, où la mer est très-poisonneuse. Korra-Korra et Touaï nous

aidèrent dans notre entreprise. Le filet rapporta une grande quantité de poissons qui ressembloient beaucoup aux harengs. Les femmes les ouvrirent, et les nettoyèrent. On les sala, et nous en emplîmes deux barils. A notre départ de Parro, le 25, nous y laissâmes un matelot pour préparer tout ce que les naturels pêcheraient. La chaleur excessive nuisit à notre opération. Une partie de ce qui avait été pris et salé la veille était rempli de vers le lendemain matin. C'est un désagrément très-fréquent dans ces contrées.

Durant notre court séjour à Parro, nous vîmes un nouvel exemple des alarmes continuelles auxquelles ces insulaires sont sujets. Nous dormions tranquillement dans une des maisons du chef, lorsque vers minuit nous fûmes réveillés brusquement par Korra-Korra et Touaï. Ils nous dirent qu'ils étaient obligés de nous quitter à l'instant pour aller combattre, et ajoutèrent qu'ils ne tarderaient pas à revenir. On peut aisément se figurer nos inquiétudes. Quant à moi, je regardais notre position comme très-critique. Si tard, il était impossible de songer à regagner le navire. Que deviendrions-nous dans le cas où le chef et son frère seraient tués au commencement de l'action ? Nous restions exposés à la vengeance de cannibales altérés de sang. Telles furent les réflexions qui m'assaillirent constamment pendant la nuit. Tou-

tefois, la promesse de nos amis de ne pas être long-temps absens, me rendait un peu de courage. Effectivement ils reparurent dans la matinée, accompagnés de Benni leur oncle, et d'un grand nombre de guerriers. M. Marsden en les félicitant de ce qu'ils étaient de retour sains et saufs, les pria de nous expliquer la cause de leur départ subit. Touaï nous apprit que c'était une fausse alarme. On leur avait annoncé qu'une tribu ennemie arrivait de l'intérieur pour attaquer quelques-uns de leurs amis. Ils s'étaient naturellement empressés de voler à leur secours; mais ils n'avaient pas rencontré d'ennemis à combattre. Touaï nous assura que, fatigué de vivre dans cet état perpétuel de dangers et de désagrément, il se fixerait à Port-Jackson, et ne songerait plus à son pays. Ce n'était pas la première fois que Touaï manifestait son antipathie des usages barbares et des pratiques cruelles de ses compatriotes, et admirait les coutumes des Européens régies par des lois. Il en avait vu les effets dans notre colonie, où cependant ils n'ont pas pour résultat des mœurs bien supérieures à celles des sauvages.

Lorsque nous étions partis pour la pêche, nous avions avec nous quatre naturels. Touaï ne manqua pas de nous apprendre que c'étaient des rongatidas. Ces insulaires ne manquent jamais de vous instruire de leur dignité personnelle, et de celle